

## La notion de *global South* et l'histoire de la pensée politique

LORENZO RAVANO  
UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE  
lorenzo.ravano@gmail.com

### 1. La notion de *global South*

---

1. Pendant les dernières vingt années, la notion de *global South* (*Sur global*) est devenue très récurrente dans presque toutes les disciplines des sciences humaines et sociales. Si nous regardons surtout les publications parues après les années 2000, nous pouvons constater une croissance exponentielle dans l'utilisation de cette terminologie jusque dans les années 2006/2007, moment à partir duquel un ralentissement a commencé à se manifester. Ce n'est pas le lieu pour énumérer toutes les nouvelles publications qui contiennent ce mot-clé. Je me limite, ici, à indiquer dans la bibliographie les titres les plus récents pour les disciplines majeures (économie, sciences politiques, géographie, études urbaines, études environnementales, littérature, histoire), et à signaler la création en 2007 de la revue interdisciplinaire, qui fait une large part aux études littéraires, « *The Global South* » (Indiana University Press).

2. Bien qu'elle soit relativement nouvelle, cette notion a donc déjà sa propre histoire. On peut définir notamment trois moments d'élaboration de ce terme, auxquels correspondent trois significations spécifiques, différentes mais liées : le problème du développement inégal discuté pendant les années 1980 au sein des organisations internationales ; la première critique de la mondialisation entre la fin des années 90 et le début du XXI<sup>e</sup> siècle ; la critique de la hiérarchie épistémologique Nord-Sud développée depuis les quinze dernières années.

#### 1. DÉVELOPPEMENT INÉGAL ET COOPÉRATION INTERNATIONALE

3. La notion de *global South* a été élaborée au cours des années 1980 dans le contexte de l'émergence des organisations internationales pour le développement afin de repenser la coopération internationale entre les pays

du Sud du monde au niveau économique, politique, culturel, environnemental, sanitaire et énergétique. Le problème était de dépasser l'ancienne définition de « Tiers Monde », inventée par Alfred Sauvy pour définir les pays sous-développés de l'Amérique latine, de l'Afrique et de l'Asie dans le contexte de la guerre froide (Sauvy, 1952 ; Lacoste, 1995 ; 1501) et réappropriée par les acteurs de la décolonisation pour représenter un sujet politique international, qui avait connu son moment d'expansion dans la décennie 1955-1966, de la Conférence de Bandung (1955) et de la fondation du Mouvement des non-alignés à Belgrade (1961), jusqu'à la Conférence tri-continentale à La Havane (1966). Au début des années 1980, plusieurs problèmes avaient déjà mis en crise la notion du Tiers Monde : le déclin du marxisme tiers-mondiste – c'est-à-dire de l'idée selon laquelle les classes subalternes de Tiers Monde, notamment la classe paysanne, étaient le nouveau sujet révolutionnaire face à l'intégration capitaliste de la classe ouvrière occidentale (Amin, 1982) – ; la dérive dictatoriale de nombreux États décolonisés ; les nouveaux rapports de force dans les relations internationales postcoloniales (caractérisés aussi par la puissance de pays producteurs de pétrole démontrés au cours de la crise de 1973) ; les nouvelles géographies de la production mondiale déterminées par la délocalisation et la restructuration du capitalisme fordiste ; l'intégration du Sud du monde dans le nouveau système financier international post-Bretton Woods ; et l'explosion de la dette des États africains et de l'Amérique latine.

4. Dans ce contexte, la notion de *global South* commence à apparaître pour définir la nécessité d'établir soit des relations plus égales entre le Nord et le Sud, soit une plus forte coopération Sud-Sud. En particulier, lors de deux grands moments qui ont suscité un débat international. La première, les travaux de la Commission sur le développement présidée par Willy Brandt, et instituée par la Banque mondiale, qui proposait une définition du Sud encore liée à la géographie du Tiers monde avec la « ligne Brandt » (Brandt, 1980). La deuxième, pendant les travaux de la *South Commission*, annoncée lors du *Summit* des Pays Non-alignés en 1986 et créée en 1987, présidée par l'ex-président de la Tanzanie Julius Nyerere. La délibération finale de la Commission suivait l'analyse du rapport Brandt en définissant le Sud comme l'ensemble des pays qui constituait auparavant le Tiers monde. Toutefois, dans l'esprit de Bandung, il insistait sur l'importance de la coopération Sud-Sud contre les formes de pouvoir néocoloniales (Nyerere, 1990).

5. Après la fin de la guerre froide, la définition du Tiers monde a été donc progressivement abandonnée au sein des organisations internationales. Ce processus a été accéléré avec l'émergence des BRICS, considérés comme les « locomotives du Sud » dans le cadre d'une conception de la coopération Sud-Sud au développement qui s'intégrait dans le capitalisme néolibéral, mais avec ses propres spécificités. C'est à dire des relations entre les centres et les périphéries du développement dans le « Sud » qui ne doivent pas être conditionnées par les orientations de politique économique des années 1990 connues comme *Washington consensus*, et surtout qui peuvent être détachées du pouvoir financier du dollar (objectif pratiqué notamment avec la création de la New Development Bank en 2014).

## 2. LA CRITIQUE DE LA MONDIALISATION

6. C'est surtout lorsque les mouvements sociaux et politiques ont commencé à critiquer la mondialisation pendant les années 1990, et notamment depuis le Forum Social Mondial (2001), que la notion de *global South* a pris place aussi dans le vocabulaire politique des mouvements et dans le débat académique (surtout dans les disciplines telles que la géographie, l'économie, la sociologie, les relations internationales, les sciences de l'environnement, les sciences politiques et la théorie critique). Dans ce contexte la notion a commencé à définir les espaces et les populations touchées par les effets négatifs de la mondialisation capitaliste comme les nouvelles politiques néocoloniales et la permanence postcoloniale de la dépendance ; les migrations et l'urbanisation massive ; les politiques extractivistes<sup>1</sup> et les problèmes environnementaux ; les nouvelles formes d'exploitation et de travail forcé. La notion inclut donc des espaces qui se superposaient aux pays postcoloniaux (Afrique, Amérique Latine/Caraïbes, Asie), mais aussi de nouveaux espaces, notamment la position ambiguë des pays post-soviétiques.

7. Ce moment a donc été caractérisé par une problématisation de la définition *géographique* du Sud global. Aussi par rapport à la nature déterritorialisante du capitalisme postfordiste, le terme « global » a commencé à être utilisé pour souligner la production d'espaces sous-développés même

1 De nombreuses études récentes ont montré l'importance de l'économie extractive pour les pays du Sud et la relation centrale pour le capitalisme contemporain entre l'extraction des matières premières, la logistique globale et la redéfinition des territoires. Cf. Mezzadra, Neilson, 2019 ; Arboleda, 2020.

au sein du Nord : la formation d'une géographie en peau de léopard définie par des espaces sous-développés et des espaces développés et globalement liés entre eux du point de vue technologique, économique, financier, culturel (Sassen, 1991). Une notion de *globalité* qui veut donc montrer que le Sud même produit sa propre élite intégrée dans l'économie et la politique internationale. Cette discussion est devenue de plus en plus importante après la crise de 2007-2008. Les débats récents sur le déclin de l'hégémonie américaine et la croissance de la puissance chinoise ont montré l'extrême diversification et complexité des géographies du développement (Arrighi, 2009 ; Golub, 2010 ; 2014).

8. D'un point de vue plus strictement politique, dans le cadre de la critique à la mondialisation, la notion de *global South* a commencé à définir aussi la *subjectivité politique* transnationale des opprimés, des exclus et des exploités par les processus de la mondialisation. L'analyse s'est aussi concentrée sur les formes de constitution de cette subjectivité, par rapport aux conflits de race, classe et genre, étudiés d'un point de vue soit lié à la sociologie et à la politique contemporaine (Reitan, 2007 ; Polet, 2007 ; Motta, Nilsen, 2011 ; Thompson, Tapscott, 2013 ; Ness, 2016), soit historiographique (Prashad, 2012 et 2019 ; Mahler, 2018 ; Amin, 2019). Cette perspective peut ressembler à une reproduction du marxisme tiers-mondiste, mais le passage entre le tiers-mondisme et les subjectivités politiques du Sud global ne veut pas simplement marquer un changement de terminologie par rapport aux transformations de la géopolitique et de l'économie mondiale, mais imposer un *bouleversement épistémologique*.

### 3. LA CRITIQUE DE LA HIÉRARCHIE ÉPISTÉMOLOGIQUE NORD/SUD

9. La deuxième définition du Sud global est donc liée à la troisième, la plus intéressante pour le débat de ce colloque, c'est à dire la critique de la hiérarchie épistémologique Nord/Sud développée par la théorie critique contemporaine. On peut considérer cette littérature comme une continuation des innovations introduites par la critique postcoloniale et la critique décoloniale. Bien qu'elles aient des généalogies différentes (Contarini, Joubert, Moura, 2019), ces deux courants de la pensée critique et de l'historiographie contemporaine ont néanmoins en commun deux questionnements fondamentaux qui constituent aussi la notion de Sud global. En premier lieu, une critique radicale de l'eurocentrisme, une nécessité d'abandonner l'idée d'un centre épistémologique et de reconnaître le rôle décisif des

espaces coloniaux et périphériques, et des subjectivités colonisées, pour la définition du Moderne (Bhabha, 1994 ; Chakrabarty, 2000). Autrement dit : penser le monde moderne comme constitutivement colonial et définir une idée plus complexe de la modernité, en critiquant aussi l'équivalence entre modernité et modernisation capitaliste. En second lieu, la volonté d'aller au-delà de la critique de la modernité occidentale (coloniale) pour développer un concept de décolonisation en ligne avec l'invocation de Frantz Fanon exprimée dans la conclusion de *Les damnés de la terre* (Fanon, 1961 ; 301-305) : réaliser une *décolonisation de la pensée*.

10. Ainsi, cette troisième déclinaison n'est pas un simple passage terminologique du « Tiers-monde » vers le « Sud global » afin de reconceptualiser la position des différents « Sud » économiques et culturels dans le monde globalisé, mais elle se situe dans le cadre d'une généalogie critique du présent qui voit toute la modernité occidentale comme la production d'une hiérarchie Nord-Sud. Si l'on explore davantage, cette notion du Sud global veut signifier l'ensemble des subjectivités du Sud comme subjectivités capables de produire un savoir autonome et innovant par rapport au Nord. Dans ce sens, elle veut être aussi la continuation des différentes expériences qui étaient à la base de la critique postcoloniale et décoloniale, telles que la pensée politique et les luttes afro-américaines, anticolonialistes, indigènes, des communautés des migrants latinos en Amérique du Nord. On peut dire que cette notion de Sud global, centrée sur la production du savoir par les subjectivités subalternes du monde globalisé, se présente comme un retour aux sources de la critique postcoloniale (par exemple Du Bois, Fanon, Freire, Cabral, etc.).

11. Entre les nombreuses contributions à ce débat, je crois que l'on peut distinguer deux perspectives : l'une bien représentée par la recherche de Boaventura de Sousa Santos, notamment à partir de son livre *Una epistemología del Sur* (de Sousa Santos, 2009), et l'autre de Jean Comaroff and John L. Comaroff, développée dans le livre *Theory from the South* (Comaroff, Comaroff, 2012). A côté de ces deux perspectives, il faut mentionner aussi l'idée d'une pensée du Sud (« *pensiero meridiano* ») par rapport à l'histoire et la culture de l'Italie du Sud et, plus en général, de la Méditerranée, proposée par Franco Cassano (Cassano, 1996). Cette notion n'était pas encore liée au récent débat sur le *global South*. Néanmoins, elle a beaucoup d'éléments en commun avec ce dernier, en particulier parce qu'elle est une critique de la hiérarchie épistémologique Nord/Sud *interne* à l'«Europe»

– une Europe conceptualisée comme « Nord » (Dainotto, 2005) –, et une valorisation des différentes cultures et savoirs du « Sud » (pour une critique des excès culturalistes et esthétisants voir Tedesco, 2017).

12. Développée à partir de l'expérience du Forum Social Mondial et très influencée par la critique décoloniale, basée surtout sur la notion de la « colonialité du pouvoir » de Aníbal Quijano (et développée par Walter Dignolo), la proposition de Boaventura de Sousa Santos est construite autour de trois thèses : 1) « la compréhension du monde dépasse largement la compréhension occidentale du monde » ; 2) « il ne peut y avoir de justice sociale globale sans justice cognitive globale » ; 3) « les transformations émancipatrices peuvent suivre des rhétoriques et des scénarios différents de ceux développés par la théorie critique occidentalocentrique » (de Sousa Santos, 2016 ; 27). Plus précisément, le sociologue parle de la nécessité d'un « *epistemological shift* » (de Sousa Santos, 2018 ; xviii-x), étant donné que le Nord ne peut plus produire une pensée de la *transformation* : tant la pensée critique que naturellement, la pensée conservatrice européenne sont piégées dans le problème de l'absence d'alternatives au monde capitaliste et de l'acceptation passive de cette absence. Selon Sousa Santos, pour construire une pensée de l'« alternative » il faut repartir par le Sud parce que seul le Sud a la possibilité de dépasser les impasses de la pensée rationaliste moderne et de son universalisme abstrait ; considéré par Sousa Santos comme structurellement exclu. Plus précisément, pour dépasser ses dualismes sujet/objet, rationalité/irrationalité, corps/esprit, nature/culture, savoir scientifique/savoir non-scientifique. Dans cette perspective, même les critiques européennes de la modernité (la critique du capitalisme de Marx et les critiques du sujet moderne de Freud et Nietzsche et ses développements au XX<sup>e</sup> siècle, par exemple avec la théorie critique de l'École de Francfort) ne peuvent conduire qu'à l'inaction politique. En outre, selon de Sousa Santos, la théorie critique européenne n'a pas reconnu suffisamment ou efficacement la « colonialité » du pouvoir comme logique fondamentale du pouvoir moderne (Quijano, 1997 ; Dignolo, 2011) ; c'est-à-dire, la structurelle hiérarchisation et domination de la pluralité de l'humanité, strictement liée à la production et reproduction de la catégorie de « race », selon laquelle les « Suds » du monde sont toujours *en retard* par rapport au Nord.

13. Sousa Santos propose donc une valorisation des épistémologies du Sud basée sur deux axes de recherche construits autour des quatre élé-

ments : la « sociologie de l'absence » et la « sociologie de l'émergence », comme moments de recherche basé sur la reconnaissance de ce qui n'est pas non-reconnu par l'Occident comme sujet de connaissance et la transformation des absences en présences (une pratique qui implique de reconnaître l'émergence de différents savoir dans les luttes politiques concrètes) ; l'« écologie de la connaissance » et la « traduction interculturelle », comme possibilités de constituer une pluralité de connaissances, laquelle ouvre la question de la *traduction* constante pour rendre intelligible cette pluralité.

14. La position définie par Jean and John L. Comaroff pose des questions similaires, mais elles sont développées dans une direction partiellement différente, qui me semble personnellement plus stimulante pour deux raisons. Premièrement, leur notion de *global South* ne veut pas définir une rupture totale, une extériorité par rapport à la modernité occidentale ; autrement dit, elle me semble plus attentive au problème du pouvoir. Leur notion reste relationnelle ; elle définit plus précisément une relation de pouvoir (le Sud global existe parce qu'il y a un Nord global). Et la question épistémologique est ainsi plus proche de la thèse de Homi K. Bhabha sur l'« hybridité » entre les cultures. En outre, leur notion repose sur une définition Sud comme espace d'*anticipation*. En renversant la hiérarchie épistémologique Nord/Sud, ils insistent sur le fait que le Sud produit de possibles futurs du Nord, tant au niveau des formes du capitalisme qu'au niveau des formes de résistance.

15. La thèse des Comaroff procède aussi d'une critique radicale de la modernité occidentale comme rationalisation et modernisation portée exclusivement par le Nord. Une critique de la conception selon laquelle le sujet rationnel qui peut créer un monde rationnel est toujours situé dans un « Nord ». En fait, dans toutes ses déclinaisons le concept de modernité a toujours son origine et son fondement dans l'espace Euro-Américain : dans le sens d'une époque et d'une aptitude à s'émanciper de la minorité, ou de détruire l'obscurantisme avec la force de la science, ou comme l'émancipation de l'exploitation capitaliste, ou comme réalisation de la démocratie libérale, ou encore dans l'idée néolibérale de réalisation de la liberté individuelle dans le marché. Dans ces perspectives, les peuples colonisés ont été toujours considérés à la traîne de l'Occident. En d'autres termes, le colonisé n'anticipe jamais rien et il doit toujours s'adapter. Il est situé dans un retard structurel, qui est souvent transformé en *retard* naturel et qui se réfléchit

aussi dans la figure de l'humain : le corps non-blanc est toujours un corps déficitaire.

16. Les Comaroff proposaient donc de renverser cette perspective eurocentrique autour de deux thèses : celle de l'« Afromodernité » et celle de Sud global (Comaroff 2012 ; 7-19). D'une part, l'Afrique a développé sa propre modernité *sui generis* ; elle n'est donc pas *dérivée* de l'« original » européen. En ce sens, il faut distinguer modernité et modernisation. La modernité est une attitude, une façon d'être dans le monde. C'est l'idée qu'il est possible de créer un monde humain. La modernisation au contraire est une trajectoire téléologique du développement autour des formes modernes européennes de l'État et du capital. Dans cette vision, la modernité a toujours un statut de complexité et d'ambiguïté (« modernity has always been both one thing and many » (citation tirée de Comaroff, 2012; 11.) ; elle est une force qui produit simultanément égalité et différence. Pour les deux anthropologues, il s'agit de considérer la modernité aussi comme quelque chose qui s'est développé au sein des relations conflictuelles entre le Nord et le Sud, les centres et les périphéries du monde colonial et postcolonial. Autrement dit, que l'espace colonial a influencé profondément le développement du Nord. Enfin, dans cette perspective c'est le Sud global qui devient le sujet de l'histoire. D'une part, parce que le Nord s'est constitué et développé aussi *par* le Sud. On revoit encore ici le renversement de la mission civilisatrice de l'Europe avancé par la critique anticoloniale, et par exemple par Fanon (« l'Europe est littéralement la création du tiers monde », Fanon, 1961 ; 99). D'autre part, parce que c'est dans le Sud, et notamment en Afrique, qu'on peut voir de possibles futurs : « in the history of the present, the global south is running ahead of the global north, a hyperbolic prefiguration of its future-in-the-making » (Comaroff, 2012 ; 19). Dans cette perspective, tant les nouvelles configurations de la relation capital-travail – et les nouvelles spatialités de cette relation –, que les nouvelles formes de résistance et de coexistence humaine définissent le Sud global (*cf.* Frizzo Bragato, Gordon, 2017).



## 2. Le Sud global et l'histoire de la pensée politique : un exemple

---

17. Dans ce contexte international des réflexions épistémologiques, l'histoire de la pensée politique et la philosophie politique figurent parmi les disciplines le plus conservatrices. Une révision de leur méthodologie n'a été entamée que très récemment. Par exemple, dans le manuel *Cambridge History of Political Thought*, notamment dans le volume consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y a pas une problématisation profonde du rapport entre les Lumières et le monde colonial (bien que le XVIII<sup>e</sup> ait été le siècle de l'explosion de la traite atlantique et de l'économie de plantation) et la Révolution haïtienne est mentionnée seulement par rapport à la pensée des philosophes politiques français (Goldie, Wokler, 2006 ; 166, 639, 779). Cette difficulté est liée à la méthodologie de l'histoire de la pensée politique moderne, basée sur les concepts politiques et sociaux fondamentaux pour l'histoire de l'État moderne européen et sur un canon doctrinaire d'auteurs « classiques » qui sont généralement euro-américains. Mais elle est aussi l'héritage d'une conception selon laquelle la production de théories n'est possible que dans un certain champ épistémique qui est substantiellement occupé par le mâle blanc européen (Connell, 2007).
18. Pour dépasser cette limite, d'un côté, il faut redéfinir le lexique des concepts politiques fondamentaux et donc ne pas interroger seulement l'histoire des concepts politiques et juridiques constitutionnels (liberté, égalité, souveraineté, citoyenneté, nation, peuple), mais aussi d'autres, comme ceux de « race », de « colonie », de « femme », etc., dans leur rôle constitutif pour l'histoire et la conceptualisation du monde moderne (dans cette direction, voir Bernstein, Ophir, Stoler, 2019 ; Rudan, 2020). D'autre part, il faut penser une nouvelle archive : redéfinir les sources (et la hiérarchie des sources) de l'histoire de la pensée politique au-delà du canon des auteurs classiques, soit en élargissant la recherche sur les adaptations, les interactions, les changements sémantiques et les influences réciproques déterminées par l'utilisation d'un concept dans les différents contextes extérieurs à l'Europe, et par différents sujets, soit en considérant différentes formes de production et expression de la politique. La constitution de nouvelles archives soulève en outre d'autres problèmes épistémologiques que l'on peut résumer avec la célèbre question posée par Gayatri C. Spivak : *les subalternes peuvent-elles parler ?* (Spivak, 2006). Malgré la réponse négative de Spivak, selon laquelle la voix des colonisés, et notamment des

femmes colonisées, ne peut s'exprimer que par le discours du colonisateur, dans ses conditions épistémiques, il faut néanmoins chercher les traces du rôle des colonisées dans l'histoire, de leur subjectivité, comme l'histoire sociale a essayé de le faire pendant les trente dernières années : par exemple, l'historiographie sur l'esclavage, qui interroge la question de l'*agency* des hommes et femmes esclaves dans les Amériques. Toutefois, la reconnaissance de ces sujets comme producteurs d'une pensée politique, et surtout d'innovation *théorique* dans l'histoire de la pensée et de la philosophie politique, est encore un champ de recherche extrêmement ouvert.

19. En guise de conclusion, je proposerais un exemple d'application de la thèse de Jean and John L. Comaroff sur le Sud global comme *anticipation* du Nord autour de la question liberté/esclavage et par rapport à deux espaces et deux sujets exemplaires de ce qu'on peut définir comme société du Sud global, si cette notion peut effectivement définir toute l'histoire moderne et pas seulement le monde globalisé contemporain : Haïti et le Sud des États-Unis. Une historiographie désormais affirmée a démontré que l'économie de plantation fondée sur l'esclavage racial – l'une des formes les plus extrêmes de domination en tant que transformation de l'être humain en propriété privée et son infériorisation et déshumanisation sur la base de la « race » – a été une institution fondamentale pour la formation du marché mondial et de la révolution industrielle (Beckert, 2014 ; Baptist, 2014). En fait, loin d'être un élément archaïque, ou l'héritage d'un mode de production précapitaliste, l'esclavage moderne est une expression du capitalisme, tant au niveau de l'histoire de l'accumulation du capital que du point de vue de l'organisation et de l'exploitation de la force de travail (la plantation a été un prototype de l'usine moderne). En même temps, cette historiographie a montré que la résistance des esclaves, dans ces espaces intégrés et essentiels pour le développement du capitalisme au niveau global, a été décisive dans l'abolition de l'esclavage.

20. Cette interprétation est largement fondée sur les célèbres travaux de l'afro-américain William Edward Burghardt Du Bois, *Black Reconstruction in America* (1935) et du trinitadien Cyril Lionel Robert James, *The Black Jacobins* (1938). En fait, le but de ces deux historiens et militants politiques n'était pas simplement de redécouvrir l'importance de l'esclavage dans l'histoire du capitalisme contre l'historiographie académique de leur époque mais de montrer aussi la capacité des luttes des populations noires à déterminer le cours de l'histoire moderne. Leurs travaux avaient produit une

vraie subversion des axes temporels et spatiaux de la catégorie « histoire occidentale ». Selon la perspective qu'ils avaient adoptée, l'histoire de l'Occident est une histoire de l'Atlantique où les Africains et les Afro-Américains sont des sujets actifs et protagonistes. Si dans *Black Reconstruction*, ce sont les esclaves qui ont imposé avec leur fuite en masse (la « grève générale ») une autre direction à la guerre civile, forçant Lincoln à proclamer l'ordre exécutif d'émancipation, dans *The Black Jacobins*, la lutte autonome des esclaves dans la colonie de Saint-Domingue renverse la hiérarchie centre-périphéries selon laquelle les révolutionnaires français avaient étendu la liberté européenne dans les colonies et émancipé les esclaves.

21. Pour Du Bois et James, il ne s'agissait pas seulement d'une anticipation de quelque chose qui était déjà théoriquement possible, mais d'une vraie invention : la réalisation d'une libération autrement impossible. Un élément déjà annoncé par Du Bois dans *The Gift of Black Folks* (1929), où il exposait la capacité des luttes noires à transformer l'histoire de la démocratie américaine :

It was the black man that raised a vision of democracy in America such as neither Americans nor Europeans conceived in the eighteenth century and such as they have not even accepted in the twentieth century [...] It was the Negro himself who made emancipation inevitable and made the modern world at least consider if no wholly accept the idea of a democracy including men of all races and colours (Du Bois, 2009 ; 139).

22. Bien qu'elle soit ici discutée par rapport à l'histoire américaine, cette question avait déjà été posée par Du Bois au niveau mondial. Dans son ouvrage le plus célèbre, *The Souls of Black Folks* (1903), le problème du racisme était perçu par Du Bois comme une ligne de conflit global : « le problème du XX<sup>e</sup> siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs – de la relation entre des races d'hommes plus sombres et des races d'hommes plus claires, en Asie, en Afrique, en Amérique et sur les îles océaniques » (Du Bois, 2004 ; 20). Cette ligne globale trouve donc une déclinaison spatiale dans la pensée de Du Bois très significative par rapport à la théorisation actuelle sur le Sud global. Pour Du Bois, la ligne de la race définit aussi une géographie de l'oppression selon laquelle les périphéries « sous-développées » dans le monde étaient aussi *internes* au centre de la soi-disant « civilisation moderne ». Des espaces qui occupaient une position « quasi-coloniale », même s'ils étaient situés « in the slums of a large and prosperous nation, which is leading civilization » (Du Bois, 1947 ; 6).

23. En somme, l'argumentation développée par Du Bois et James peut être efficacement démontrée par rapport aux sources. Par exemple, si on regarde la proclamation d'émancipation émise par le commissaire civil jacobin Léger-Félicité Sonthonax le 29 août 1793 – la première abolition de l'esclavage qui avait préparé le décret d'émancipation générale du 4 février 1794 –, le discours est entièrement structuré autour d'un langage de *concession*. La nouvelle liberté est le produit de la générosité de la France Républicaine, qui a opéré l'acte d'*émancipation* par le haut :

La République Française veut la liberté et l'égalité entre tous les hommes sans distinction de couleur ; les rois ne se plaisent qu'au milieu des esclaves : ce sont eux qui, sur les côtes d'Afrique, vous ont vendus aux blancs [...]. Devenus citoyens par la volonté de la Nation Française, vous devez être aussi les zélés observateurs des ses décrets ; vous défendrez, sans doute, les intérêts de la République contre les rois, moins encore par le sentiment de votre indépendance, que par *reconnaissance* pour les bienfaits dont elle vous a comblés. La liberté vous fait passer du *néant* à l'existence, montrez-vous dignes d'elle [...] ayez le courage de vouloir être un peuple, et bientôt vous égalerez les nations européennes (Sonthonax, 1793 ; 2-3).

24. Au contraire, si on passe au discours politique du leader de la révolution haïtienne Toussaint Louverture, cette relation de pouvoir est renversée. Les esclaves et les noirs libres sont représentés comme un sujet politique autonome, qui ont pris les armes pour revendiquer leur *libération* contre la France : « Bientôt nous prîmes les armes pour réclamer une liberté que nous ne pouvions tenir que de nous-mêmes, car on était obstiné à nous la refuser » (Louverture, 1797). Ou encore, dans une lettre adressée au Ministre de la Marine, Louverture soutenait que :

Dans le temps que les Blancs élevaient sur les débris du Despotisme une autre forme de Gouvernement qui ne favorisait que leur couleur, on vit les hommes de couleur et les noirs se réunir pour réclamer leur existence politique ; les résistances étant devenues plus fortes, ceux-ci se virent dans la nécessité de se camper pour l'obtenir par la force des armes » (Louverture, 1855 ; 4).

25. Ainsi, dans la perspective des protagonistes de l'insurrection, la destruction de l'esclavage n'est pas une conséquence logique et inévitable de la révolution française, mais un acte forcé par la mobilisation et la lutte armée des esclaves.
26. Enfin, cette logique du discours autour de la subjectivité noire est encore présente dans la guerre civile américaine. Si les forces unionistes présentent la proclamation d'émancipation de 1863 comme un acte du Nord libre contre le Sud esclavagiste, le discours politique produit par les

militants abolitionnistes afro-américains renverse ce rapport de pouvoir politique et de supériorité morale entre le Nord et le Sud, et voit l'esclave noir comme un sujet actif et fondamental de la lutte abolitionniste, et le Nord comme co-responsable de l'institution de l'esclavage. Très efficacement, Martin Robinson Delany, l'un des leaders du mouvement anti-esclavagiste afro-américain et officier dans l'armée nordiste, pouvait ainsi clamer, pendant un discours prononcé en Caroline du Sud en 1865, dans une église pleine d'anciennes esclaves :

I want to tell you one thing, do you know that if it was not for the black man this war never would have been brought to a close with success to the Union, and with the liberty of your race? I want you to understand that. Do you know it, do you know it, do you know it? (Cries of yes, yes, yes). They can't get along without you. Yankees from the North who come down here to drive you as much as ever it was before the war. It is slavery over again, northern, universal US Slavery (Delany, 1992 ; 350).

## **Conclusion**

---

27. Dans ce bref article, j'ai essayé de montrer que la notion de Sud global peut être productive pour repenser les catégories épistémologiques des sciences humaines et sociales et, plus précisément, pour renouveler l'histoire de la pensée politique. Au-delà de l'inévitable mode éditorial, qui produit parfois un usage superficiel, cette notion définit un besoin qui ne peut plus être retardé si nous voulons que les sciences humaines continuent à nous fournir des outils efficaces pour interpréter le monde contemporain : critiquer en profondeur les fondements eurocentriques de nos disciplines académiques. Mais l'utilisation de cette notion doit en même temps être guidée par la conscience que l'épistémologie du Sud ne constitue pas une pure externalité par rapport aux logiques de pouvoir et aux contradictions du monde. Loin de vouloir reproduire un culturalisme stérile, un simple renversement de l'image du Sud créée par le Nord ou, encore, des formes d'essentialisation du Sud, cette notion doit être utilisée, à mon avis, pour continuer à approfondir le travail de la critique, pour arriver à une connaissance plus complexe de l'histoire du monde globalisé.

## **Bibliographie**

---

AMIN Samir, *La vocazione terzomondista del marxismo*, in Eric Hobsbawm (dir.), *Storia del marxismo*, Torino, Einaudi, 1982, p. 276-298.

\_\_\_\_\_, *The Long Revolution of the Global South. Toward a New Anti-Imperialist International*, New York, Monthly Review Press, 2019.

ARRIGHI Giovanni, *Adam Smith in Beijing: Lineages of the 21st Century*, New York, Verso, 2009.

BAPTIST Edward E., *The Half Has Never Been Told: Slavery and the Making of American Capitalism*, New York, Basic Books, 2014.

BERNSTEIN, J.M., OPHIR Adi, STOLER Ann Laura (ed.), *Political Concepts : a Critical Lexicon*, New York, Fordham University Press, 2018.

BECKERT Sven, *Empire of Cotton: A Global History*, New York, Alfred A. Knopf, 2014.

BHABHA Homi K., *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994.

BRANDT Willy, *North-South: a Programme for Survival. Report of the Independent Commission on International Development Issues*, Cambridge (MA), MIT Press, 1980.

CASSANO Franco, *Il pensiero meridiano*, Roma-Bari, Laterza, 1996.

COMAROFF Jean, COMAROFF John L., *Theory From the South: Or, How Euro-America is Evolving Towards Africa*, London, Paradigm, 2012.

CONNELL Raewyn, *Southern Theory: The Global Dynamics of Knowledge in Social Science*, Cambridge, Polity Press, 2007.

CONTARINI Silvia, JOUBERT Claire, MOURA Jean-Marc (dir.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial. Une anthologie transculturelle*, Paris, Éditions Mimesis, 2019.

DAINOTTO Roberto, *Europe (in Theory)*, Durham, Duke University Press, 2007.

DELANY Martin Robinson, *Speech by Martin R. Delany. Delivered at the Brick Church St. Helena Island, South Carolina, 23 July 1865*, in C. Peter Ripley (ed.), *The Black Abolitionist Papers*, vol. V, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1992, p. 350.

DE SOUSA SANTOS Boaventura (ed.), *Cognitive Justice in a Global World*, Lanham, Lexington, 2007.

\_\_\_\_\_, *Una Epistemología del Sur. La reinención del Conocimiento y la Emancipación Social*, Buenos Aires, CLACSO, 2009; trad. *Epistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Paris, Desclée de Brouwer, 2016.

\_\_\_\_\_, *The End of the Cognitive Empire. The Coming of Age of Epistemologies of the South*, Durham, Duke University Press, 2018.

DU BOIS W.E.B., *Black Reconstruction in America, 1860-1880 (1935)*, New York, Free Press, 1998.

\_\_\_\_\_, *Human rights for all minorities*, April 29, 1947, p. 6, in W.E.B. Du Bois Papers, Special Collections and University Archives, University of Massachusetts Amherst Libraries.

\_\_\_\_\_, *Les âmes du peuple noir (1903)*, trad. franç. Magali Bessone, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 2004.

—\_\_\_\_\_, *The Gift of Black Folks. The Negroes in the Making of America (1929)*, New York, Oxford University Press, 2009, p. 139.

FANON Frantz, *Les damnés de la terre (1961)*, Paris, La Découverte, 2002.

FRIZZO BRAGATO Fernanda, GORDON Lewis R. (eds.), *Geopolitics and Decolonization: Perspectives from the Global South*, Lanham, Rowman&Littlefield, 2017.

GOLDIE Mark, WOKLER Robert (eds.), *The Cambridge History of Eighteenth-Century Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

GOLUB Philip S., *East Asia's Reemergence*, Cambridge, Politiy Press, 2016.

\_\_\_\_\_, *Power, Profit, and Prestige: A History of American Imperial Expansion*, London, Pluto Press, 2010.

JAMES C.L.R., *The Black Jacobins: Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution* (1938), New York, Vintage Books, 1989.

LACOSTE Yves, *Tiers-monde*, in Y. Lacoste (dir.), *Dictionnaire de Geopolitique*, Paris, Flammarion, 1995, p. 1501.

LOUVERTURE François-Dominique Toussaint, *Lettre au Directoire Exécutif*, 8 Fructidor an V (26 août 1797), in AF/III/210, n. 97, Archives Nationales.

\_\_\_\_\_, *Lettre inédite, qu'on pourrait appeler le testament politique de Toussaint Louverture* (1798), ed. par Jean-Hippolyte de St.-Anthoine, Paris, bureau des Annales d'Afrique, 1855.

MAHLER Anne G., *From the Tricontinental to the Global South: Race, Radicalism, and Transnational Solidarity*, Durham, Duke University Press, 2018.

MIGNOLO, Walter D., *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*, Durham, Duke University Press, 2011.

MIGNOLO, Walter D., WALSH, Catherine E., *On Decoloniality. Concepts, Analytics, Praxis*, Durham, Duke University Press, 2018.

MOTTA Sara C., NILSEN Alf Gunvald, *Social Movements in the Global South: Dispossession, Development and Resistance*, New York, Palgrave MacMillan, 2011.

NESS Immanuel, *Southern Insurgency: the Coming of the Global Working Class*, London, Pluto Press, 2016.

NYERERE Julius, *The Challenge to the South: The Report of the South Commission*, New York, Oxford University Press, 1990.

POLET François, *The State of Resistance: Popular Struggles in the Global South*, London Zed Books, 2007.



PRASHAD Vijay, *Red Star Over the Third World*, London, Pluto Press, 2019.

\_\_\_\_\_, *The Poorer Nations: A Possible History of the Global South*, New York, Verso, 2012.

QUIJANO Aníbal, *Colonialidad del poder, cultura y conocimiento en America Latina*, in «Anuario Mariateguiano», vol. IX, n. 9, 1997, p. 113-121.

REITAN Ruth, *Global Activism*, London, Routledge, 2007.

RUDAN Paola, *Donna. Storia e critica di un concetto polemico*, Bologna, il Mulino, 2020.

SANDBROOK Richard, *Reinventing the Left in the Global South. The Politics of the Possible*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

SASSEN Saskia, *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press, 1991.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (1983), trad. franç. Jérôme Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

SONTHONAX Léger-Félicité, *Proclamation. Au nom de la République*, Cap-Français, de l'Imprimerie de P. Catineau, 1793.

TEDESCO Francescomaria, *Mediterraneismo. Il pensiero antimeridiano*, Roma, Meltemi, 2017.

THOMPSON Lisa, TAPSCOTT Chris, *Citizenship and Social Movements: Perspectives From the Global South*, London, Zed Books, 2013.

WEST-PAVLOV Russell (ed.), *The Global South and Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

Bibliographie supplémentaire sur le *Sud global*

AMAR Paul (ed.), *Global South to the Rescue. Emerging Humanitarian Superpowers and Globalizing Rescue Industries*, London, Routledge, 2013.

ARBOLEDA Martín, *Planetary Mine. Territories of Extraction under Late Capitalism*, New York, Verso, 2020.

BAKKER Karen, «The Commons Versus the Commodity: Alter-globalization, Anti-privatization and the Human Right to Water in the Global South», *Antipode*, vol. 39, n. 2, 2007, p. 430-455.

BAVINCK Maarten, PELLEGRINI Lorenzo, MOSTERT Erik (eds.), *Conflicts over Natural Resources in the Global South. Conceptual Approaches*, New York, CRC Press, 2014.

BONILLA MALDONADO Daniel (ed.), *Constitutionalism of the Global South. The Activist Tribunals of India, South Africa, and Colombia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

BUSH Ray, *Poverty and Neoliberalism: Persistence and Reproduction in the Global South*, London, Pluto Press, 2007.

CHANT Sylvia, MCILWAINE Cathy, *Cities, Slums, and Gender in the Global South: Towards a Feminised Urban Future*, London, Routledge, 2015.

CHITONGE Horman, *Beyond Parliament: Human Rights and the Politics of Social Change in the Global South*, Leiden, Brill, 2015.

DATTA Ayona, SHABAN Abdul, *Mega-Urbanization in the Global South: Fast Cities and New Urban Utopias of the Postcolonial State*, London, Routledge, 2017.

GREENOUGH Paul, LOWENHAUPT TSING Anna (eds.), *Nature in the Global South. Environmental Projects in South and Southeast Asia*, Durham, Duke University Press, 2003.

HARRIS Leila, GOLDIN Jacqueline, SNEDDON Christopher, *Contemporary Water Governance in the Global South: Scarcity, Marketization and Participation*, London, Routledge, 2016.

HORTON Lynn, *Women and Microfinance in the Global South: Empowerment and Disempowerment Outcomes*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

HOSTETTLER Silvia, GADGIL Ashok, HAZBOUN Eileen (eds.), *Sustainable Access to Energy in the Global South. Essential Technologies and Implementation Approaches*, École Polytechnique Fédérale de Lausanne, Springer International Publishing, 2015.

JENKINS Philip, *The New Faces of Christianity: Believing the Bible in the Global South*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

KOONINGS Kees, KRUIJT Dirk, *Megacities: the Politics of Urban Exclusion and Violence in the Global South*, London, Zed Books, 2013.

KRAGELUND Peter, *South-South Development*, London, Routledge, 2019.

MIRAFTAB Faranak, KUDVA Neema (eds.), *Cities of the Global South Reader*, London, Routledge, 2014.

MEZZADRA Sandro, NEILSON Brett, *The Politics of Operations: Excavating Contemporary Capitalism*, Durham, Duke University Press, 2019.

MITLIN Diana, SATTERTHWAITTE David, *Urban Poverty in the Global South. Scale and Nature*, London, Routledge, 2013.

OMEJE Kenneth (ed.), *Extractive Economies and Conflicts in the Global South. Multi-Regional Perspectives on Rentier Politics*, Farnham, Ashgate, 2008.

PONTE Stefano, BROCKINGTON Daniel (eds.), *The Green Economy in the Global South*, Routledge, 2017.

RIGG Jonathan, *An Everyday Geography of the Global South*, New York-London, Routledge, 2007.

ROLDAN Veronica (ed.), *Papa Francesco e il cattolicesimo sud globale. L'impatto del suo pontificato in Italia*, Milano, Franco Angeli, 2018.

RON James, GOLDEN Shannon, CROW David, PANDYA Archana (eds.), *Taking Root. Human Rights and Public Opinion in the Global South*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

ROY Ananya, «The 21st-Century Metropolis: New Geographies of Theory», in *Regional Studies*, 43 (6), 2009, pp. 819-830.

SCHRÖDER Patrick, ANANTHARAM Manisha, ANGGRAENI Katrika, FOXON Timothy J., *The Circular Economy and the Global South: Sustainable Lifestyles and Green Industrial Development*, London, Routledge, 2019.

SLOVIC Scott, RANGARAJAN Swarnalatha, and SARVESWARAN Vidya (eds.), *Ecocriticism of the Global South*, Lanham, Lexington, 2015.

SOEDERBERG Sussane, *The Politics of the New International Financial Architecture: Reimposing Neoliberal Domination in the Global South*, London, Zed Books, 2004.

SOMAN Dilip, STEIN Janice Gross, WONG Joseph, *Innovating for the Global South. Towards an Inclusive Agenda*, Toronto, University of Toronto Press, 2014.

SWATUK Larry A., CASH Corrine, *Water, Energy, Food and People Across the Global South. 'The Nexus' in an Era of Climate Change*, New York, Palgrave MacMillan, 2018.

UTENG Tanu Priya, LUCAS Karen (eds.), *Urban Mobilities in the Global South*, London, Routledge, 2018.

WILLIAMS Glyn, METH Paula, WILLS Katie (eds.), *The Geography of Developing Areas: the Global South in a Changing World*, New York-London, Routledge, 2009.

WOERTZ Eckart (ed.), *Reconfiguration of the Global South. Africa, Latin America and the 'Asian Century'*, London, Routledge, 2017.